

OMBRES NOIRES

# LINCOLN CHILD

Projet Sin





---

# Projet Sin

## DU MÊME AUTEUR

*Deep storm*, J'ai lu, 2010  
*La troisième porte*, Michel Lafon, 2013 ; J'ai lu, 2014  
*Tempête blanche*, L'Archipel, 2014 ; J'ai lu, 2015

### **Avec Douglas Preston**

*Ice limit*, L'Archipel, 2002 ; J'ai lu, 2007  
*La chambre des curiosités*, L'Archipel, 2003 ; J'ai lu, 2004  
*Les croisements de la nuit*, L'Archipel, 2005 ; J'ai lu, 2006  
*Le violon du Diable*, L'Archipel, 2006 ; J'ai lu, 2008  
*Danse de mort*, L'Archipel, 2003 ; J'ai lu, 2009  
*Relic*, L'Archipel, 2003 ; J'ai lu, 2010  
*Le livre des Trépassés*, L'Archipel, 2008 ; J'ai lu, 2009  
*Le grenier des enfers*, L'Archipel, 2009 ; J'ai lu, 2009  
*Croisière maudite*, L'Archipel, 2009 ; J'ai lu, 2010  
*Le piège de l'architecte*, L'Archipel, 2010 ; J'ai lu, 2012  
*Valse macabre*, L'Archipel, 2010 ; J'ai lu, 2011  
*Cauchemar génétique*, L'Archipel, 2011 ; J'ai lu, 2014  
*Fièvre mutante*, L'Archipel, 2011 ; J'ai lu, 2012  
*Les sortilèges de la cité perdue*, L'Archipel, 2012 ; J'ai lu, 2015  
*Vengeance à froid*, L'Archipel, 2012 ; J'ai lu, 2013  
*R pour revanche*, L'Archipel, 2012 ; J'ai lu, 2013  
*Descente en enfer*, L'Archipel, 2013 ; J'ai lu, 2014  
*C comme cadavre*, L'Archipel, 2013 ; J'ai lu, 2014  
*S comme survivre*, L'Archipel, 2014 ; J'ai lu, 2015

Lincoln Child

# Projet Sin

*Traduit de l'anglais (État-Unis) par Fabienne Gondrand*

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction de Caroline Lamoulié

Titre original :

*The Forgotten Room*

Éditeur original :

Doubleday, a division of Penguin Random House LLC, New York

© Lincoln Child, 2015

Pour la traduction française :

© Éditions Ombres Noires, 2015

ISBN : 978-2-0813-72436

Pour Veronica





Le majestueux domaine de l'Institut des sciences de Glasgow, fondé en 1761 par l'octroi d'une charte de George III, n'avait jamais vu un tel spectacle. Une imposante estrade, constellée de micros, s'élevait sur la grande pelouse, juste en face du bâtiment administratif. Devant, une trentaine de chaises pliantes accueillait des reporters de la presse locale, du *Times* de Londres, des magazines *Nature*, *Oceanography*, *Time* et d'une pléthore d'autres publications. À droite de cette plateforme se dressaient deux caméras de la télévision, une de la BBC et une autre de CNN. À sa gauche, un large échafaudage en bois abritait une étrange machine de grande taille, sorte de croisement entre un tube de cigare et une pelote à épingles, d'environ dix mètres de longueur, surmontée à son extrémité d'un appendice volumineux.

Le bavardage impatient des journalistes s'estompa lorsque la porte principale du bâtiment s'ouvrit, laissant deux hommes émerger dans la lumière de cet après-midi de septembre. L'un, petit et potelé, arborait une masse de cheveux blancs et une épaisse veste en tweed. L'autre, grand et très mince, avec ses cheveux châtain et son regard gris perçant, dégageait un air sévère. Contrairement à son acolyte, il portait un costume classique de teinte sombre.

Les deux hommes s'approchèrent de l'estrade et le plus âgé s'éclaircit la voix :

— Mesdames et messieurs, merci d'être venus. Je m'appelle Colin Reed. Je suis le doyen de l'Institut des sciences de Glasgow. Je vous présente Jeremy Logan.

Reed but une gorgée d'un verre d'eau posé sur le côté de l'estrade et s'éclaircit de nouveau la voix avant de poursuivre :

— Vous connaissez certainement les travaux du Dr Logan. Il est peut-être l'unique énigmologue à l'œuvre dans le monde, et en tout état de cause le plus éminent. Son travail consiste à étudier, interpréter et expliquer – faute d'un meilleur mot – l'inexplicable. Il fait la lumière sur les énigmes de l'Histoire, démêle le mythe de la vérité, le naturel du surnaturel.

À ses côtés, Jeremy Logan fronça imperceptiblement les sourcils, comme si ce rapide panégyrique le mettait mal à l'aise.

— Il y a deux mois environ, nous avons pris contact avec le Dr Logan à son université de Yale pour lui confier une mission. Cette mission se résume en quelques mots : prouver ou réfuter définitivement l'existence de la créature communément appelée monstre du Loch Ness. Ainsi, le Dr Logan vient de passer ces six dernières semaines à Inverness à s'acquitter de cette tâche. Je le laisse à présent partager ses conclusions avec vous.

Reed s'écarta des micros et Logan s'avança. Il parcourut un instant du regard le parterre de reporters avant de prendre la parole d'une voix basse et douce, ses inflexions de la côte Est américaine contrastant avec les roulements de l'accent écossais de Reed.

— Le monstre du Loch Ness, le plus célèbre de tous les prétendus monstres lacustres d'Écosse, est indubitablement le plus célèbre de tous les cryptides. En m'engageant pour cette mission, l'Institut n'avait pas pour objectif de porter atteinte à l'industrie locale du tourisme ni de pousser à la faillite les revendeurs d'articles à l'effigie du Loch Ness. Il s'agissait plutôt de mettre un terme aux velléités d'amateurs imprudents dont les tentatives pour trouver le monstre, récemment en hausse, se sont par deux fois au moins l'année dernière soldées par des noyades mortelles. (Il prit une gorgée de son verre d'eau.) Je me suis rapidement rendu compte qu'une seule approche permettrait de prouver l'existence de la créature : l'observer dans son milieu naturel. En revanche, prouver que cette créature n'existait pas allait exiger une somme de travail bien plus conséquente. Et pour ce faire, la technologie serait ma meilleure alliée. C'est ainsi que j'ai persuadé la marine américaine, dont je faisais partie par le passé, de me prêter ce sous-marin monoplace de recherche. (Il désigna d'un geste l'étrange machine exposée sur l'échafaudage à sa droite.) Ce sous-marin est équipé de sonars à ondes continues, de radars à synthèse d'ouverture, de dispositifs d'écholocation par compression d'impulsion et de bien d'autres technologies, à la fois pour la cartographie sous-marine et l'acquisition d'objectifs. Il convenait de prendre en considération deux facteurs déterminants. Premièrement, le Loch<sup>1</sup> Ness, très étendu, est d'une profondeur exceptionnelle, jusqu'à 230 mètres par endroits. Deuxièmement, les prétendues observations de la

---

1. En Écosse, un loch est un lac très allongé, niché au fond d'une vallée. Le *Loch Ness* est un lac d'eau douce situé dans les Highlands au sud-ouest de la ville d'Inverness. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

créature lui attribuent une morphologie approchant celle du plésiosaure, soit une taille mesurant entre six et douze mètres. Plusieurs autres variables inconnues s'ajoutaient à cela, telles que l'amplitude de ses déplacements et ses préférences environnementales, qui ne pouvaient être déterminées tant que la créature n'était pas localisée. J'ai commencé par me familiariser avec les caractéristiques du submersible et la topographie du loch, à la fois à sa surface et dans ses profondeurs, mon expérience dans la marine me facilitant le travail pour la première de ces deux tâches. J'ai ainsi passé une semaine à mener des fouilles, au cours desquelles je n'ai découvert aucun signe de la créature. Dans un second temps, j'ai demandé à l'Institut de me procurer des filets, en grande quantité. À l'aide de bobines de filins en nylon de qualité militaire, nous avons assemblé une nasse mesurant trois mille mètres par deux cent cinquante mètres.

Un murmure de surprise parcourut l'assemblée.

— La suite, fastidieuse, s'est simplifiée à l'issue des premiers essais. J'avais la chance que le loch, bien que mesurant quelque trente kilomètres de longueur, ne soit pas particulièrement large : trois kilomètres au plus. Nous avons progressé vers le sud en débutant à la pointe septentrionale du loch. Deux assistants de recherche de l'Institut m'ont prêté main forte, ainsi que deux vedettes dépêchées d'Inverness. Chaque jour, à l'aide du submersible, je ratissais une zone du loch d'un kilomètre en direction du sud. Une tranche d'un kilomètre, pour ainsi dire, le long des axes x, y et z. Pour chacune de ces portions distinctes, j'effectuais trois passages indépendants à des profondeurs différentes, en m'appuyant sur le mouvement du submersible et les technologies d'acquisition afin de détecter tout objet de la taille de la créature.

Cet équipement bénéficie d'une portée et d'une précision significatives ; si le moindre objet de la taille requise s'était trouvé dans le tronçon en question, je l'aurais localisé. À chaque fin de journée, avec l'aide des assistants de recherche – un sur chaque rivage – et des deux bateaux sur le loch, je décalais le filet d'un kilomètre, jusqu'à la limite où m'avaient amené mes fouilles ce jour-là. Cet immense chalut couvrait latéralement l'intégralité du loch, à l'instar d'un filet anti-sous-marin. Ses mailles étaient suffisamment larges pour laisser passer les poissons sans aucune difficulté, mais suffisamment resserrées pour retenir tout objet de plus de quarante centimètres de large. Quant aux bateaux, nous les faisons passer au compte-goutte. Chaque jour j'explorais une tranche supplémentaire d'un kilomètre à la recherche de la créature. À l'issue de chaque journée, comme je l'ai évoqué, nous avançons le filet d'un kilomètre. Au bout de vingt jours, nous avons atteint l'extrémité sud – sans résultat. Ainsi, mesdames et messieurs, vous pouvez considérer comme véridiques les mots que je m'appête à prononcer, et ce non sans regret, étant donné que j'apprécie comme tout un chacun les légendes cryptozoologiques : *Il n'y a pas de Nessie.*

Son annonce fut accueillie par des applaudissements et quelques rires épars.

Un bruit sourd se fit alors entendre au loin, sorte de bourdonnement scandé d'un martèlement répétitif. Le bruit approchant, il fut possible d'identifier les pales d'un hélicoptère fendant l'air. Puis un imposant engin marqué d'insignes militaires surgit d'une colline voisine bordée de rangées de maisons en brique rouge. Après une phase d'approche à vive allure, l'hélicoptère de la marine américaine descendit pour se poster en sur-place au-dessus de la grande pelouse et de

la masse anthracite du submersible. La pelouse s'écrasa dans un mouvement circulaire et les journalistes durent agripper leurs chapeaux et autres feuilles de papier pour les empêcher de s'envoler. Un technicien en combinaison de pilote sortit au petit trot d'une porte latérale du bâtiment administratif, escalada l'échafaudage en bois et amarra à des fixations sur le toit du submersible deux énormes crochets dévidés du treuil ventral de l'hélicoptère. L'homme regagna le sol en se recroquevillant, donna le feu vert, les pouces tournés vers le ciel, et l'hélicoptère commença à s'élever prudemment, le vaisseau oscillant sous lui. Il prit de l'altitude et pivota lentement vers l'est, les deux filins emportant son étrange cargaison dans son sillage. Une minute plus tard, il avait disparu. Du début à la fin, l'opération avait duré moins de cinq minutes.

Logan scruta l'horizon pendant quelques instants avant de se retourner vers la presse.

— Et maintenant, annonça-t-il, je serais très heureux de répondre au mieux à toutes vos questions.

Trois heures plus tard, dans la petite arrière-salle d'époque édouardienne du bar d'un des hôtels les plus cossus de Glasgow, Colin Reed et Jeremy Logan portaient un toast avec un single-malt tourbé, servi sec.

— Excellente représentation, le congratula Reed. Et pas uniquement à la conférence de presse d'aujourd'hui ; vous avez signé une véritable performance du début à la fin.

— Je n'ai pas l'habitude de jouer la comédie, confia Logan. Mais il est bon de savoir que si mon entreprise de chasse au fantôme venait à décliner, je pourrai toujours compléter mon salaire de Yale en brûlant les planches.

— « Je serais très heureux de répondre au mieux à toutes vos questions », se remémora Reed en pouffant. Bel exemple de dérobade, ma foi. (Il but une petite gorgée de whisky.) Eh bien je pense que nous pouvons affirmer en toute certitude qu'après le communiqué d'aujourd'hui, en plus des nouvelles réglementations concernant l'utilisation des embarcations dans le loch, la traque du monstre est vouée à disparaître.

— C'est l'idée.

Reed sursauta comme s'il oubliait quelque chose.

— Ah, oui, fit-il en retirant une fine enveloppe de sa poche. Voici vos honoraires.

— Je me sens vraiment coupable de prendre de l'argent à l'Institut, concéda Logan en empochant l'enveloppe. Mais je me console à l'idée que cette indemnisation compenserait l'atteinte à ma réputation si jamais la vérité venait à éclater.

— Nous vous remercions, et surtout, je pense que Nessie vous remercie. (Le doyen fit une pause, puis reprit :) Avez-vous les données en votre possession ?

Logan opina du chef.

— Et vous continuez à penser que la meilleure chose à faire est de les détruire ?

— C'est la seule option. Et si ces images étaient dévoilées au grand jour, ou, Dieu nous en préserve, devenaient virales sur Internet ? Cela anéantirait tout ce que nous avons accompli. Je les brûlerai aussitôt arrivé dans ma chambre.

— Vous avez raison, évidemment, convint Reed qui poursuivit après une hésitation : Puis-je... Puis-je les regarder une dernière fois ?

— Bien sûr.

Logan jeta un œil à la salle du bar, puis déverrouilla l'attaché-case Zero Halliburton posé à côté de lui, dont

il extirpa un dossier qu'il glissa à Reed. Ce dernier s'en empara, l'ouvrit et le feuilleta, les yeux brillant d'une fascination avide.

Les pages contenaient des images provenant de tout un éventail de technologies : rétrodiffusion acoustique, impulsions radar à synthèse d'ouverture, sonar actif multifaisceaux. Dans des positions et selon des angles variables, les images montraient toutes la même chose : une créature volumineuse de forme ovoïde, des nageoires latérales et un cou long et mince. Reed s'attarda longuement sur les clichés. Puis, poussant un soupir triste, il referma le dossier et le rendit à Logan.

Alors que Logan rangeait les documents dans son attaché-case, un employé de l'hôtel en uniforme s'approcha de leur table.

— Dr Logan ? s'enquit-il. (Ce dernier hocha la tête). Un appel pour vous. Il vous attend à la réception.

Logan fronça les sourcils.

— Je suis en pleine réunion. Cela ne peut pas attendre ? L'homme secoua la tête.

— Non, monsieur. J'ai bien peur que votre correspondant ait précisé qu'il s'agissait d'une affaire urgente. Très urgente.



En arrivant depuis l'extrémité ouest de la Route 138 de l'État du Rhode Island, le Jamestown-Verrazzano Bridge, pont en poutre-caisson à quatre voies, offrait sa silhouette aérienne à l'inclinaison effarante. Il était midi, hors saison ; la circulation était fluide et le Dr Jeremy Logan appuya imperceptiblement sur l'accélérateur de sa Lotus Elan 68. Le roadster s'exécuta, franchissant la travée sans peine. Une étroite bande de terre défila à toute vitesse en contrebas, puis un second pont apparut à l'horizon : le Clairborne Fell Bridge, considérablement plus long et plus élevé. Les connaissances de Logan en génie civil étaient suffisantes pour qu'il jugeât les ponts suspendus un tantinet déconcertants et il appuya de nouveau sur le champignon. La voiture attaqua la montée et il passa le point culminant de la travée, le panorama qui s'offrait à son regard chassant de son esprit toute pensée sur les fréquences de résonance.

Newport s'étendait devant lui comme un joyau scintillant sous le soleil de ce début d'automne, tel le pays d'Oz à l'extrémité de la route de brique jaune. Des criques, des marinas et autres ports, quais et bâtiments en pierre de taille ou aux bardeaux peints en blanc, à peine visibles à cette distance, s'étendaient à droite et à gauche. À mi-chemin, une poignée de canots à voiles et de dériveurs sillonnaient

les eaux, éperonnés par le vent qui gonflait leur voile blanche. Ce spectacle ne laissait jamais de l'émerveiller, et parvenait presque à lui faire oublier les raisons mystérieuses de sa présence ici.

En sortant du pont, il tourna à droite sur Farewell Street, puis traversa les embouteillages dans le centre historique pour atteindre Memorial Boulevard. Comme tous les touristes, il tourna d'abord à gauche, puis à droite sur Bellevue. Ensuite, au lieu de bifurquer à l'est en direction de Cliff Walk et des façades immaculées des cottages cossus de Marble House ou Breakers, il se dirigea vers le sud et l'ouest jusqu'à Ocean Avenue, dépassant ses petites plages en enfilade, son country club et ses incontournables villas d'été. Puis, trois kilomètres plus bas, il ralentit à hauteur d'une route étroite pavée de pierres qui quittait l'artère principale par le sud et arborait une pancarte annonçant VOIE PRIVÉE. Il s'engagea sur le chemin. Cent mètres plus loin, il atteignait une enceinte de brique érodée qui se déroulait de part et d'autre à perte de vue. Une barrière se dressait dans le mur, flanquée d'un petit bâtiment vieillot au toit d'ardoise faisant office de poste de sécurité. Logan s'arrêta pour montrer ses papiers d'identité ; le garde en faction les consulta et hocha la tête avant de les lui rendre ; la barrière se souleva et Logan s'avança en le remerciant d'un signe de la main.

L'allée sinueuse traversa un taillis, emprunta une petite élévation de terrain et une autre encore. Puis, au détour d'un virage, Logan s'arrêta et posa les yeux sur le domaine pour la première fois depuis dix ans.

Lux était encore plus grand que dans son souvenir. Inspiré du manoir anglais de Knebworth House, mais à plus grande échelle, le bâtiment couleur sable semblait s'étendre à perte de vue jusqu'aux ailes est et ouest. Curieux mélange de styles

jacobéen, palladien, gothique flamboyant et de fenêtres à carreaux sertis de plomb scintillant au soleil, le château ressemblait encore plus à la cité d'Oz que sa première impression de Newport, abstraction faite des veinures sombres du lierre de la façade, des pignons et tourelles au garde-à-vous sous leurs étranges capuchons et des créneaux bas qui couraient le long de son toit, comme parés au combat, conférant à cette bâtisse un caractère légèrement sinistre. Non, le mot était trop fort. « Inquiétant », avait songé Logan la toute première fois, et il s'accordait de nouveau sur ce terme. L'imposant mur de pierre qu'il avait franchi à son arrivée était encore visible à perte de vue, épousant les dénivellations du terrain verdoyant pour s'arrêter sur l'escarpement rocheux qui surplombait l'Atlantique. Une douzaine de dépendances de tailles et formes diverses étaient disséminées autour du bâtiment principal : une centrale électrique, une serre, des équipements de stockage et une série de constructions aveugles que Logan reconnut comme étant les laboratoires, le tout formant un campus de près de quarante hectares.

Réduisant sa vitesse, il parcourut le chemin menant à un parking proche de l'aile est. L'entrée principale, avec ses quatre colonnes salomoniques soutenant un fronton de marbre, était trop majestueuse pour constituer autre chose qu'un simple élément de décor. Il sortit de sa voiture et remonta un trottoir bordé d'arbres menant à des portes vitrées. C'est là seulement, vissé dans la façade sur un panneau de bronze noirci par les intempéries, que le domaine consentait à livrer son nom : LUX.

Plusieurs appareils encombraient la porte : un clavier numérique, un interphone muni d'une sonnette et un autre gadget que Logan ne sut pas identifier. Une pancarte

surmontant les trois annonçait : RÉSIDENTS ET INVITÉS :  
MERCİ D'UTILISER LE DIGICODE EN-DEHORS DES  
HEURES D'OUVERTURE. N'étant ni l'un ni l'autre, et  
vu qu'il était midi, Logan appuya sur la sonnette.

Au bout d'un instant, la voix éraillée d'une femme lui  
parvint par le haut-parleur.

— Oui ?

— Dr Jeremy Logan, énonça-t-il en se penchant vers le  
microphone.

— Veuillez entrer, lui répondit-elle après un court silence.

Les portes s'ouvrirent avec un léger bourdonnement et  
Logan pénétra dans le bâtiment. Face à lui se déroulait le  
large couloir dont il se souvenait, qui traduisait clairement la  
double fonction de l'immense manoir. Tandis que les murs  
et plafonds étaient garnis de moulures élégantes style rococo,  
évoquant le palace de quelque baron de la pègre du siècle  
dernier, les tables jonchées de livres, la moquette usée, les  
plaques sur les portes et le rouge voyant des indications de  
sortie témoignaient d'une seconde utilisation bien différente.

Logan parcourut une dizaine de mètres jusqu'à une porte  
annonçant la réception. Là, au milieu des sonneries de  
téléphones et du cliquetis des claviers, il éprouva instantané-  
ment le sentiment diffus que quelque chose n'allait pas.

Une femme assise derrière un long bureau le regarda entrer.

— Dr Logan ? s'enquit-elle.

— C'est exact.

— J'ai prévenu le directeur. Il va descendre dans un  
instant.

— Merci, fit Logan avec un hochement de tête.

Il avisa les sièges et canapés en cuir qui ornaient la salle  
d'attente, jeta son dévolu sur l'un d'eux et s'apprêtait à  
s'asseoir lorsque la silhouette familière de Gregory Olafson

apparut dans l'embrasure de la porte. Bien évidemment, il avait vieilli, sa fine chevelure noire avait entièrement blanchi et les lignes d'expression autour de ses yeux avaient cédé la place à des rides, mais quelque chose de plus que le poids des années altérait ses traits. Il esquissa un sourire en apercevant Logan, mais un sourire fugace, qui s'évanouit aussitôt.

— Jeremy, le salua-t-il en s'avançant pour lui serrer la main. Content de vous revoir.

— Gregory, répondit Logan.

— Vous devez vous demander de quoi il retourne. Suivez-moi, je vais tout vous expliquer dans mon bureau, annonçait-il en le précédant vers le couloir principal, tandis que Logan lui emboîtait le pas.



Le bureau d'Olafson était fidèle au souvenir de Logan : sombre, recouvert de panneaux de bois de l'époque édouardienne, orné de luminaires en cuivre poli et décoré de gribouillages anachroniques encadrés aux murs, la préférence d'Olafson allant vers l'expressionisme abstrait. De hautes fenêtres donnaient sur la végétation bien entretenue qui ondulait vers la falaise rocailleuse surplombant la fureur de l'océan. La partie inférieure des fenêtres à guillotine était légèrement entrouverte et Logan perçut le fracas lointain des vagues mêlé à l'odeur saumâtre de la mer.

D'un geste, le directeur invita Logan à prendre place sur un fauteuil puis s'assit à côté de lui.

— Je vous remercie d'être venu aussi rapidement.

— Vous avez parlé d'une affaire urgente.

— Je pense que c'est le cas, en effet. Mais je serais bien en peine de vous expliquer précisément pourquoi. C'est... (Olafson hésita un instant.) C'est là que vous intervenez. Je voulais m'assurer vos services avant que vous ne soyez pris sur une nouvelle mission.

Le silence retomba sur la pièce pendant un long moment tandis que les deux hommes se toisaient.

— Avant d'en dire plus, poursuivit enfin Olafson, je me dois de vérifier que vous saurez mettre de côté toute réserve, toute rancœur ayant pu résulter, disons, de divergences passées.

Sa remarque provoqua un nouveau silence. Depuis son fauteuil, Logan considérait le directeur de Lux. La dernière fois qu'il avait parlé à Olafson, une décennie auparavant, à la même époque de l'année, incidemment, il était assis exactement au même endroit. Et le directeur avait arboré la même expression, à la fois inquiète et impatiente. Le bref discours d'Olafson lui revenait en mémoire, tamisé par le filtre du temps et du souvenir : *Certains membres sont très préoccupés... ressentent un manque de rigueur académique... le bien de l'institut politique le plus ancien et le plus prestigieux de la nation doit passer en premier...*

Logan remua sur son fauteuil.

— Cela ne posera aucun problème.

Le directeur hocha la tête.

— Et je peux être assuré de votre entière discrétion ? La plupart des informations que je m'appête à vous livrer sont tenues secrètes, y compris de la faculté, des membres et du personnel.

— Cela fait partie de mon travail. Vous ne devriez pas même poser la question.

— Ah, mais il le fallait, voyez-vous. Merci, conclut Olafson en jetant un œil en direction de l'océan avant de reporter son attention sur Logan. Vous souvenez-vous du Dr Strachey ?

Logan réfléchit un instant.

— Willard Strachey ?

Olafson opina du chef.

— Il était informaticien, n'est-ce pas ?



— C'est exact. Strachey s'est trouvé récemment au cœur d'un événement tragique qui s'est déroulé ici à Lux.

Logan se remémora sa sensation lors de son passage dans la salle d'attente.

— Racontez-moi.

Le directeur regarda de nouveau vers le large avant de répondre.

— Strachey n'était plus lui-même depuis une semaine ou deux.

— Pourriez-vous être plus précis ? interrogea Logan.

— Il était agité – visiblement il ne dormait pas, ou très peu – et irritable, ce qui ne lui ressemblait pas du tout, si vous vous souvenez de lui. Et il... (Olafson hésita de nouveau.) Il avait commencé à parler tout seul.

— Vraiment ?

— C'est ce que l'on m'a rapporté. Il marmonnait dans sa barbe, fréquemment, et parfois avec animation. Et puis, il y a quatre jours à peine, il a eu une crise.

— Poursuivez, l'encouragea Logan.

— Il est devenu violent et a agressé son assistante. (Olafson déglutit.) Comme vous le savez, notre force de sécurité est sommaire ; nous ne sommes vraiment pas équipés pour gérer les incidents de cette nature. Nous l'avons maîtrisé au mieux de nos capacités et l'avons enfermé dans la bibliothèque du rez-de-chaussée. Après quoi nous avons appelé les urgences.

Logan attendait que le directeur poursuive son récit, au lieu de quoi Olafson se leva, s'approcha d'un mur et écarta un rideau, dévoilant un écran de projection. Puis il ouvrit un tiroir dans le même mur, en sortit un projecteur numérique qu'il braqua sur l'écran.

— Il serait plus simple, pour vous, et assurément pour moi, que vous le voyiez de vos propres yeux, reprit-il.

Il s'approcha de la porte, éteignit les lumières et alluma le projecteur.

Sur l'écran noir, une série de nombres se mit à défiler puis une image surgit, en noir et blanc, légèrement granuleuse à ce niveau d'agrandissement : la vidéo d'une caméra de surveillance avec son bandeau affichant continuellement l'heure et la date. Logan reconnut la pièce. Comme Olafson l'avait annoncé, il s'agissait de la bibliothèque réservée aux visiteurs de Lux, décorée de chandeliers raffinés et de plafonds à caissons. Trois des murs étaient recouverts d'ouvrages du sol au plafond et le quatrième comportait plusieurs hautes fenêtres à guillotine de même facture que celles du bureau d'Olafson. Des fauteuils, ottomanes et autres banquettes agrémentaient ce luxueux espace. Il ne s'agissait pas d'une bibliothèque de travail ; celle-là, bien mieux pourvue, se situant ailleurs dans le manoir. Elle avait pour but d'impressionner les invités et les clients potentiels.

La vue plongeante de la caméra de surveillance montrait un homme occupé à faire les cent pas sur l'épaisse moquette. De toute évidence en proie à une vive agitation, il empoignait ses vêtements, tirait sur ses cheveux. Logan reconnut le Dr Strachey, âgé à présent de soixante ou soixante-cinq ans. De temps à autre, le scientifique s'immobilisait pour se pencher en avant, et plaquait ses mains sur ses deux oreilles comme pour refouler un bruit insupportable.

— Nous l'avons confiné dans cette salle, expliqua Olafson, afin qu'il ne fasse de mal à personne, lui-même y compris, jusqu'à l'arrivée des secours.

Sous le regard de Logan, Strachey s'approcha de la porte qu'il tira violemment en poussant des cris.

— Que dit-il ? interrogea Logan.

— Je l'ignore. Il délire, j'en ai bien peur. La qualité de la bande-son est médiocre. Nos caméras ne sont pas équipées de microphones performants.

À l'écran, Strachey s'agitait de plus en plus. Il donnait du poing contre les murs, arrachait les livres des étagères pour les jeter à l'autre bout de la pièce. Sans cesse il se figeait et protégeait ses oreilles, agitant la tête comme un chien secouant un rat. Il abattit les poings sur les fenêtres, mais les vitres plombées, trop épaisses, résistèrent à ses assauts. Il se mit à chanceler, les bras battant le vide, comme aveuglé, et fonça soudain dans les murs, renversant les tables sur son passage. Il trébucha en direction de la caméra, et un bref instant, sa voix se fit plus intelligible. Il se retourna de nouveau, haletant, jetant des regards hagards autour de lui, puis brusquement, recouvra son calme.

Du coin de l'œil, Logan vit Olafson détourner les yeux.

— Je vous préviens, Jeremy : la suite est horriblement choquante.

Sous le regard de la caméra, Logan vit Strachey approcher le mur de fenêtres, d'un pas lent d'abord, puis de plus en plus rapide et assuré. Il tenta de soulever la première fenêtre. Le lourd vantail d'époque coulisça de quelques centimètres à peine.

Strachey s'avança vers la fenêtre suivante et lui asséna de violentes secousses. Elle ne s'entrebâilla pas plus que la précédente. Les vieux vantaux ceints de métal faisaient leur poids et les charnières n'avaient sans doute pas été nettoyées ni graissées depuis des décennies.

Strachey atteignit alors la troisième fenêtre, qu'il actionna à son tour. Elle coulisser plus facilement que les autres. Logan le vit soulever le vantail à l'aide des deux mains puis faire lever avec l'épaule en poussant des grognements d'effort. Strachey parvint enfin à l'ouvrir à son maximum, soit près d'un mètre cinquante au-dessus du rebord.

La fenêtre n'avait pas de grillage. La bibliothèque se situait au rez-de-chaussée du bâtiment. L'ouverture béante offrait à Strachey une fuite facile. En un éclair, il allait franchir l'encadrement et disparaître. Qu'y avait-il de tragique, songea Logan, à la dissidence d'un scientifique ?

Mais Strachey n'enjamba pas l'appui ; il s'inclina très bas devant la fenêtre tout en tendant la main vers son bord droit, comme s'il cherchait à dégager quelque chose dans le sillon du cadre. Logan se rendit compte qu'il s'agissait de la chaîne du châssis. Il fixa l'écran, perplexe. D'une main, Strachey retenait à présent la chaîne. De l'autre, il semblait dévisser un objet dissimulé par sa silhouette.

Sa main s'écarta alors : elle retenait le contrepoids en fer du vantail, d'environ trente centimètres de long et manifestement très lourd. Strachey venait de désolidariser le contrepoids du vantail de la chaîne de la fenêtre. Il le laissa tomber par terre, son autre main resta fermement agrippée à la chaîne. Désormais, seule la préhension de Strachey sur celle-ci empêchait la fenêtre de se fracasser sur le sol.

Logan sentit son sang se glacer.

Strachey, qui retenait toujours la chaîne, s'agenouilla devant la fenêtre et posa son cou sur le rebord. Logan, figé sur son siège, l'entendit prendre plusieurs inspirations saccadées.

Puis Strachey lâcha la chaîne.

Le lourd vantail métallique dégringola dans son chambranle avec le grincement aigu du sifflet d'un train, suivi

d'un effroyable craquement d'os, perceptible malgré le fracas de la fenêtre. Le corps de Strachey tressauta comme sous l'effet d'une décharge. Logan détourna promptement les yeux, mais pas avant d'avoir vu la tête de Strachey rouler dans le massif de fleurs à l'extérieur de la bibliothèque et l'effusion de sang noir bouillonner dans l'œil impitoyable de la caméra.



Pendant de longues secondes, les deux hommes restèrent immobiles. Puis, sans faire de bruit, le directeur ralluma la lumière, rangea le projecteur, ramena le rideau par-dessus l'écran et reprit place dans son fauteuil.

— Mon Dieu, murmura Logan.

— Nous ne pouvions dissimuler le fait que Strachey s'était suicidé, expliqua Olafson. Mais pour des raisons évidentes, nous avons fait en sorte de livrer le minimum de détails. Des rumeurs ont toutefois commencé à circuler. (Il leva les yeux sur Logan.) Je dois vous poser la question : quelles sont vos premières impressions ?

— Mon Dieu, répéta Logan, sous le choc.

Il tenta de se faire une représentation mentale de Willard Strachey à l'époque où il travaillait à Lux, mais ne put se remémorer qu'un homme discret, plutôt timide, à la fine chevelure claire. Ils avaient échangé des sourires et des hochements de tête, mais n'avaient jamais bavardé.

Il s'efforça de cacher son trouble pour répondre à la question d'Olafson.

— Je pense, commença-t-il lentement, que se tuer de la sorte... montre que cet homme ne pouvait pas supporter de vivre une minute de plus. Qu'il ne pouvait pas attendre de trouver des médicaments, une arme à feu,

une voiture, le toit d'un bâtiment, mais qu'il devait mourir. Instamment.

Le directeur se pencha en avant avec un hochement de tête.

— Je ne me préoccupe pas des activités quotidiennes de Lux ; je laisse ce soin à Perry Maynard. Mais je connaissais Will Strachey depuis trente ans. C'était l'homme le plus stable, le plus doux et le plus rationnel que j'aie jamais rencontré. Il était en outre l'un de mes meilleurs amis, témoin à mon mariage. Jamais il n'aurait agressé qui que ce soit. Et jamais, au grand jamais, n'aurait-il intenté à ses propres jours, tout particulièrement de cette manière. Will abhorrait la laideur autant que le scandale. Un geste de cet ordre va totalement à l'encontre de sa nature. (Olafson se pencha davantage vers Logan.) Les autorités, bien entendu, l'ont classé comme suicide, sans donner suite. Elles semblent de toute manière voir d'un bien mauvais œil les instituts de recherche ainsi que leurs résidents. Quant au psychiatre de la police, il a qualifié cela, si ma mémoire est bonne, de « psychose réactive brève liée à un état d'absence. » (Olafson eut une moue dédaigneuse.) Mais je sais que c'est faux et je sais aussi que l'individu dans cette vidéo n'est pas l'homme que je connaissais. C'est aussi simple et déconcertant que cela. Voilà pourquoi je vous ai fait venir.

— Ce n'est pas exactement mon domaine de compétence, se défendit Logan. Je ne suis pas détective privé, mais énigmologue.

— Et ceci n'est pas une énigme ? objecta Olafson, sa voix chevrotant sous le coup de l'émotion. Je viens de vous le dire : l'homme de la vidéo n'est pas Strachey. Il n'aurait jamais fait une chose pareille. Et pourtant, son suicide est indéniable. Je l'ai vu se tuer. J'ai vu sa dépouille.



(Il s'interrompit pour se passer une main sur le front.) Il faut découvrir ce qui lui est arrivé. Pas pour moi, mais pour le bien de Lux.

— Vous dites qu'il était l'un de vos meilleurs amis. Y avait-il quoi que ce soit qui le perturbait, dans sa vie personnelle ou professionnelle ?

— Au cours de ces deux dernières années, je ne l'ai pas vu autant que je l'aurais souhaité. (Olafson désigna son bureau d'un geste de la main comme pour arguer d'une lourde charge de travail). Mais je suis sûr qu'il n'y avait rien. Il ne s'est jamais marié, n'a jamais regretté être célibataire. Il était à l'abri du besoin. Il n'avait aucun problème de santé ; la maison assure des examens annuels et ceux qu'il a effectués il y a deux mois étaient bons, j'ai vérifié. À ma connaissance, il était en train de terminer son travail ; son assistante Kim ou le Dr Maynard pourront vous en dire plus à ce propos. Mais je peux vous assurer que la perspective de la retraite ne l'inquiétait pas. Will Strachey était membre à part entière, ici à Lux, et avait déjà apporté une contribution durable à son domaine de recherche. Il avait de quoi être fier et tout pour être heureux. La dernière fois que nous avons déjeuné ensemble, il m'a parlé de tous les projets qui l'attendaient pour sa retraite. Il comptait visiter les cathédrales d'Europe ; féru d'architecture, il était très calé sur le sujet. Il voulait se remettre au piano ; saviez-vous que c'était un pianiste de talent qui avait reçu une formation classique ? Il a dû mettre de côté ses études musicales lorsque son travail en informatique est devenu trop prenant. Et il voulait faire de la voile sur la Méditerranée, étant lui-même un excellent marin. Cet homme avait tout pour lui. *Tout.*

Le silence retomba pendant de longues secondes. Logan finit par acquiescer.

— À une condition. Il me faudra un accès sans restriction aux bureaux, laboratoires et archives de Lux.

Après une courte hésitation, le directeur accepta :

— Très bien.

— Aurai-je besoin d'un motif de recherche ? D'une raison d'être ici, à fouiner et poser des questions ? N'oublions pas qu'il faut prendre en considération mes antécédents – appelons cela ainsi – avec Lux.

Le visage d'Olafson se rembrunit.

— J'y ai pensé. Plusieurs des personnes que vous connaissez il y a dix ans sont encore ici. Et entretemps, vous avez considérablement gagné en célébrité. Mais si vous voulez travailler sans entrave, je ne pense pas qu'il convienne de dissimuler quoi que ce soit. Vous êtes ici à la demande du Conseil afin d'examiner les circonstances du décès du Dr Strachey. C'est aussi simple que cela, et je ne m'étendrais pas davantage sur la question.

— Fort bien. Y a-t-il autre chose que je devrais savoir avant de commencer ?

— Oui. (Le directeur se tut un court instant.) Tout le monde ne vous verra pas d'un bon œil. Je ne fais pas référence uniquement aux « antécédents » dont vous parliez. Lux a fait provision de sang neuf depuis que vous êtes parti, mais reste fondamentalement un endroit très conservateur. D'aucuns vous feront un procès d'intention ; les gens se méfieront de vous. Autant que vous sachiez que le Conseil était dans l'impasse, *ex-æquo* trois voix contre trois, sur la question de votre intervention ici. Mon bulletin a départagé le vote.

Logan eut un sourire las.

— J'ai l'habitude. Ce sont malheureusement les aléas du métier.

— Vous faites toujours partie de la faculté de Yale, si je ne m'abuse ?

— C'est exact.

— Cela ne peut que jouer en votre faveur. (Olafson se leva.) Venez, nous allons vous installer.



L'après-midi même, à quatre heures et demie, Logan jetait un regard pensif par la fenêtre de son nouveau bureau, situé au deuxième étage du manoir. C'était le même type de vitre lourde et plombée que celle que Strachey avait employée ; Logan ne verrait jamais plus ces fenêtres de la même manière. Le panneau était abaissé, mais Logan percevait le rugissement étouffé des brisants sur les rochers. Il leva la main et traça du bout des doigts le contour du vantail.

Les racines de l'institut remontaient à une société privée, fondée au début du dix-neuvième siècle par six professeurs d'Harvard en vue de débattre d'art et de philosophie. Au fil des ans, sa portée et son ambition croissant, sa mission se développa et la structure se constitua en 1892 sous la forme de Lux, avec une charte officielle et une dotation considérable, devenant dès lors l'institut politique le plus ancien du pays – un *think tank*<sup>1</sup>, diraient les non-initiés – devançant la Brookings Institution de plus de vingt ans. Lux jouit à ses débuts d'un succès sans précédent. Se trouvant rapidement à l'étroit dans ses quartiers de Cambridge, l'institut se relocalisa tout d'abord à Boston puis, au début des années 1920, dans ses locaux actuels de Newport,

---

1. Un groupe de réflexion.

où il acquit le manoir de Dark Gables des héritiers d'un millionnaire excentrique. Au fil du temps, Lux continua à prospérer dans ses domaines d'expertise : l'économie, la politique, les mathématiques appliquées, la physique, et plus récemment, l'informatique. Le seul sujet expressément proscrit par la charte était la mise en pratique à des fins militaires, sous quelque forme que ce soit, ce qui démarquait Lux des autres *think tanks*, dont bon nombre recherchaient sans vergogne ce type d'entreprise lucrative.

Logan s'écarta de la fenêtre et contempla l'opulence ouvragée du lieu, à l'image du reste du manoir. Outre l'espace de travail, l'appartement contenait un petit salon, une chambre et une salle de bain. Le regard de Logan s'arrêta sur son bureau, où s'alignait déjà une partie de son matériel de travail, dont un ordinateur portable, un caméscope, un dictaphone numérique, un détecteur électromagnétique, un thermomètre infrarouge et une dizaine de livres, souvent reliés de cuir, centaines pour la plupart.

Un coup discret interrompit le fil de ses observations. Logan parcourut l'espace jusqu'à la porte qu'il ouvrit sur un jeune homme vêtu d'un costume sobre.

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser, dit ce dernier en tendant un dossier frappé d'un sceau PRIVÉ ET CONFIDENTIEL. Le Dr Olafson m'a demandé de vous remettre ceci en main propre.

— Merci, répondit Logan en hochant la tête.

Le jeune homme s'éloigna sur l'épaisse moquette du couloir. Logan repoussa la porte de l'épaule tout en décachetant l'enveloppe. Elle contenait un DVD sans étiquette.

Prenant place à son bureau, il mit en marche son ordinateur puis inséra le disque. Quelques secondes plus tard, le lecteur multimédia s'affichait à l'écran et des images



Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en septembre 2015  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.

61250 Lonrai

N° d'édition : L.01ELON000132N001

Dépôt légal : octobre 2015